

La nuit de l'Usine

– Est-ce que vous vous êtes rendu compte de ce qu'ils ont fait ?– demanda le Borgne tandis que Perlassi remplissait son Volkswagen de super.

Non. Perlassi ne s'était pas rendu compte. Il n'était pas non plus très sûr de vouloir savoir. « Ils ont fait ». Ce pluriel n'est pas un « ils » quelconque. C'est le gouvernement. Cavallo, de la Rúa. C'est pareil. Un organisme indéterminé et menaçant.

Le vendredi, Perlassi est sorti de la banque accablé, plein de doutes. Il a passé la fin de la semaine à essayer de se calmer. Le Borgne s'éloigna avec « la Gazelle », la fumée sortant du tuyau d'échappement. Cela ne se voit pas parce qu'il fait nuit, mais l'odeur est caractéristique. Cette voiture doit avoir les segments détruits, pense Perlassi.

– Firmin – il entend que Silvia l'appelle depuis l'auberge.

La manière dont elle le dit lui hérissé les poils. Un ton neutre, dénué d'émotion, mais c'est parce qu'il est dominé par une épouvante située au-delà des autres émotions. Tout en cheminant vers l'intérieur, Perlassi se souvient de deux ou trois occasions durant lesquelles Silvia lui a parlé avec cette voix. Cela n'annonce rien de bon. Sa femme est assise face au téléviseur, réglé sur une chaîne d'informations.

– Que se passe-t-il ? demande Perlassi, mais sa femme ne réagit pas.

Dans les minutes suivantes il commence à comprendre. Le téléphone sonne et Perlassi suppose que c'est Fontana. Ou Belaúnde. Cela pourrait être Rodrigo. Mais il n'a pas envie de répondre. Le Ministre de l'économie informe que l'on ne peut pas retirer de l'argent des banques. Perlassi veut dire quelque chose mais sa voix s'étrangle. Il toussote. Il ne veut pas que sa femme entende cette voix paniquée.

– Et combien a-t-il dit que l'on pouvait retirer d'argent par semaine ? – lui demande-t-il enfin avec une voix plus ou moins assurée.

– 250 pesos. 1000 pesos par mois. – dit Silvia.

Perlassi sait qu'il doit trouver un résultat mais il ne réussit pas. Il met la main dans sa poche. Il porte les mêmes pantalons que hier vendredi lorsqu'il a fait les démarches à la banque. Il furete un peu et le voilà, froissé mais entier, le ticket qu'on lui a remis. « Dépôt sur un compte courant » lit-il tout en haut. Solde antérieur, lit-il aussi. Hier, il a à peine regardé le papier, lorsqu'ils le lui ont remis. Quel imbécile, pense Perlassi. Lui, il a remis un tas d'argent et, en sa possession, l'unique preuve qu'il l'a fait, c'est précisément ce reçu. Et ce n'est que maintenant qu'il a l'idée de le lire. Le reçu est correct. D'abord il annonce : « Solde antérieur ... \$3.223,45 ». C'est correct. Ceci était le solde qu'il avait le vendredi matin sur son compte. Ensuite il annonce : « Dépôt en espèces ... \$242.186,12 ». Là, c'est le nombre exact, jusqu'à la dernière pièce. « Solde actuel ... \$245.419,57 ». Et maintenant le ministre dit que l'on ne peut retirer que 250 pesos par semaine. Ceci veut dire que, s'il veut sortir les dollars qu'ils ont accumulés pour acheter *La Metódica*, il faut attendre ... Il n'est pas capable de faire le compte. Il est rapide pour les calculs mentaux, mais pas ce soir. Pas du tout. Il a besoin de s'asseoir. Il vaut mieux faire le calcul par mois. Avec des nombres ronds c'est plus facile. Si c'est 1.000 par mois, ce sont 242.000, cela signifie qu'il faut deux cent quarante-deux mois, et alors ...

– Vingt ans – dit Silvia

C'est cela. Et Perlassi comprend qu'elle vient de faire le même calcul que lui, mais avec la lucidité et le courage de le terminer. Deux cent quarante-deux mois, cela fait vingt ans. Vingt ans, c'est le temps qu'ils vont mettre à retirer l'argent que Perlassi a déposé hier sur le compte bancaire.

Perlassi se lève et se dirige vers un réfrigérateur. Il sort une bière. Il attend longtemps avant de l'ouvrir car ses mains tremblent. Il revient s'asseoir. Sa femme change de chaîne une fois, deux fois, parmi les chaînes d'informations. Elle fait toujours cela. Avec le volume de la télé très fort. En général Perlassi se plaint, mais aujourd'hui il ne s'en rend même pas compte. La seule chose qu'il voit c'est l'image des dollars qu'il a remis hier au guichet. La boîte à chaussures remplie de liasses de cent billets de cent dollars. Les liasses de valeur moindre, où était l'argent des López, de la veuve Llanos, de Medina. Les 2.000 dollars de Medina étaient presque tous de cinq et dix dollars. Même quelques-uns d'un dollar. Le caissier a mis un certain temps à les compter, mais il n'a fait aucun commentaire. Il les a rangés. Et lui a donné ce reçu que Perlassi vient de finir de lire.

Il a froid. Il a à peine touché la bière. Les deux premières gorgées l'ont dégoûté. Il a toujours l'image des liasses de dollars. Dans les mois et les années suivants, ce souvenir lui reviendra souvent en mémoire. Lorsqu'il les a sorties à toute vitesse du coffre-fort, en regardant l'horloge pour le faire avant l'heure de la fermeture, bien qu'Alvarado– tout en jubilation, tout sourires– lui avait dit de prendre le temps qu'il lui faudrait. Lorsqu'il les a rangées dans la boîte à chaussures. Lorsqu'il est allé vers l'endroit où était le caissier en train de l'attendre. Lorsqu'il a commencé à les lui passer pour qu'il les compte. Lorsque le caissier les eut alignées face à lui. 240.000 dollars. Perlassi tremble. Silvia lui demande ce qui lui arrive, car il a mauvaise mine. Perlassi a froid, bien que lorsqu'il touche son front il se rend compte qu'il est trempé de sueur.